

Denyse Gérin-Lajoie
Les instantanés-lumière

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 42, Number 172, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53192ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

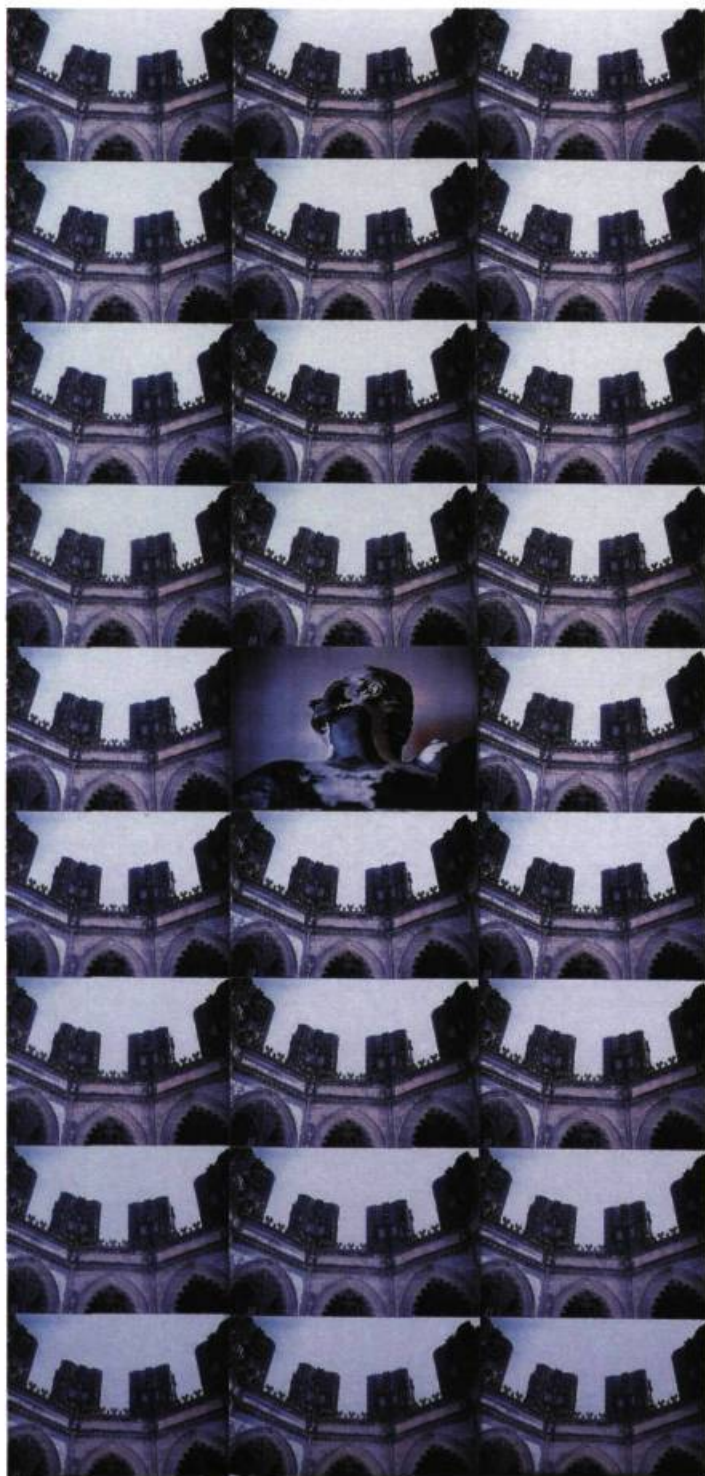
[Explore this journal](#)

Cite this article

Roumanes, J.-B. (1998). Denyse Gérin-Lajoie : les instantanés-lumière. *Vie des Arts*, 42(172), 60–62.

Les instantanés- lumières

Jacques-Bernard Roumanes



TOUT LE TRAVAIL PHOTOGRAPHIQUE DE DENYSE GÉRIN-LAJOIE EST À SAISIR DANS UNE OSCILLATION LANCINANTE ENTRE L'INATTENDU ET LE CONSTRUIT.

Elle avance sur le papier glacé de la photographie. C'est un personnage de Denyse Gérin-Lajoie. Un morceau de lumière noire arrachée à la joie du Portugal. Apparemment une vieille femme en deuil de la vie, mais en fait, plutôt une ancienne jeune fille couronnée d'un chapeau clair. Du même corps, elle aventure un pied sur le chemin qui descend vers le spectateur, tandis que, l'autre pied en faux aplomb sur une bordure, elle tourne la tête vers le fond de la photo où un groupe, sept ou huit jeunes gens, s'affaire à entasser des branches. « Ils sont en train de brûler l'automne », murmure-t-elle. Au loin, la mer s'est retirée. Sous les barques grises passe la nostalgie d'un mouillage pastel, tandis que le fado d'un vent léger disperse la fumée au second plan... C'est ça un instantané. Un instant du temps démaquillé, le réel sans fard, le désir réalisé demeuré désir, la vie surprise en flagrant délit! Et tout le travail de cette artiste est à saisir là, dans une oscillation lancinante entre l'inattendu et le construit.

« SENTIR C'EST ÊTRE INATTENTIF »

L'inattendu, ce sont ces inexplicables éblouissements de l'œil, durant lesquels un fragment du monde déshabille le regard en mettant à nu la conscience; il arrive parfois qu'une photo prise en ces instants de grâce témoigne effectivement de la lumière aperçue, par une surprenante image. Le construit, c'est tout le contraire. Le réel est traité en accessoire de la conscience, et tout revient à la volonté de l'artiste, qui compose et détermine ce qu'il y a à voir par une succession de décisions personnelles. Entre les deux, entre l'inattendu et le construit, la brûlure de l'incertitude. Le parcours photographique

La cathédrale inachevée



Pas de danse
41 x 51 cm

de Denyse Gérin-Lajoie appartient à cette incertitude, s'en nourrit, s'en inquiète, mais ne peut s'en passer. Ses expositions déchirent l'œil entre une innocence originelle dont les images simples traduisent un monde étonnant, et la complexité incantatoire d'une organisation répétitive qui veut structurer ses montages ou ses murales, pièce par pièce. Entre les deux, entre l'innocence et l'organisation, la brûlure de créer. Sans jamais savoir si l'on a réussi. Ni même si c'est possible. Sentir ou créer? Voir ou construire? Que faire? Comment choisir? Reste la brûlure... Celle qui faisait dire à Fernando Pessoa: «Sentir c'est être inattentif». Ce qui pour lui signifiait: «L'essentiel est qu'on sache voir, sans se mettre à penser...» Mais il prétendait aussi le contraire en affirmant que: «toute forme d'art est l'aveu que la vie ne suffit pas.» Aveu qui fonde avec la conscience esthétique le plaisir du regardeur; principe de réalité et principe de plaisir se trouvant ainsi mêlés pour la plus grande satisfaction: celle de l'œil innombrable du public auquel appartient, rétrospectivement, l'œil du photographe.

HISTOIRE DE L'ŒIL

L'œil, en effet, a une histoire. Celle des photographes naît toujours d'une nuit de la conscience, interrompue par l'écriture de la lumière. La lumière d'un fragment du monde tire une première image de l'acide de l'oubli; l'image s'imprime sur la conscience au lieu

de retourner au néant. Un court instant, le jeu de vivre est suspendu. Alors la mémoire prend forme, et le regard commence. Denyse Gérin-Lajoie a six ans, elle assiste à Petrouchka. Elle boit la musique et la danse, avale le décor de la vie sous le décor du drame. «C'est ça que je veux faire toute ma vie». Elle le sent, elle le sait, sans savoir ce qu'elle sait ni ce qu'elle sent. Et puis il y a cette colonne, immense, qui se dresse devant elle toute petite. Cette colonne qui l'oblige à bouger, de gauche et de droite, pour voir la scène. Cette colonne est en train de lui apprendre à diviser un plan. Et aussi qu'on peut sélectionner ce qu'on veut regarder. Cette colonne, dans la chambre obscure du théâtre, sera son premier appareil photo. Au loin, le découpage de la scène concentre sur lui toute la lumière du monde, toute la clarté du sens, toute l'intensité de voir. Tout cela, la petite fille ne l'oubliera plus jamais, c'est sa première photo. Celle qu'une vie entière ne suffit pas à détruire. Même quand on y passe tout son temps. Même quand on est devenu ça, artiste. Même après avoir été directrice de l'emblématique revue OVO, symbole d'art et de critique photographique. Et même après

être redevenu ça, plus rien que ça, artiste. Photographe, enfin! L'œil et la conscience claires malgré les incertitudes qui, au-delà de vivre et même au-delà d'aimer, la forcent à créer des images à n'en plus finir de voyager dans la lumière.

VIVRE À LISBONNE

Au-delà d'aimer, au-delà de voyager, il y a le Portugal. Au tournant des années 90, Denyse Gérin-Lajoie troque Montréal pour Lisbonne, un pays imaginaire pour un endroit du monde «visuellement provocateur», s'étonne-t-elle. Temps et espace différent, l'être humain aussi diffère, mais pas au point de dévier sa quête d'images, qui reste la quête fondatrice de sa conscience esthétique propre, son identité d'artiste. Pour elle, s'enracinant au Portugal, il n'y a pas perte mais gain d'identité, gain de racines, tressage d'accès à de multiples richesses culturelles, aussi bien contemporaines que traditionnelles. Et puis il y a... vivre à Lisboa! «J'ai embrassé Lisbonne, vu, senti, et compris cette ville comme Pessoa l'a vue et comprise.» Avant même de savoir qu'elle retraçait photographiquement les mêmes lieux de mémoire que lui, elle s'incorporait photo après photo dans cette même matière imaginaire, Lisbonne. La réalité inventée que constitue le temps où nous vivons dans un lieu; passé et présent coagulés, greffés. Au risque des vies humaines qui en découlent.

EXPOSITION CÁ E LÁ . ICI ET LÀ

MÉMOIRE AU-DELÀ DE L'ATLANTIQUE
DU 8 OCTOBRE AU 8 NOVEMBRE 1998
MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES
5290, CHEMIN DE LA CÔTE-DES-NEIGES
MONTRÉAL

LE PROBLÈME DU BERGER

Partir, voyager sur place. Partir sur place, revenir pour ne plus jamais revenir. Être ici et là, en portugais: *cá e lá*, l'effet nomade que l'on perçoit à la surface des images ou dans un titre d'exposition, ce n'est pas ça la préoccupation esthétique, l'inquiétude poétique profonde qui habite Denyse Gérin-Lajoie, celle qui hante aussi bien ses instantanés que ses montages. Aussi bien la photo du berger portugais ou de l'ombre du Vieux-port à Montréal, que ses photomontages. «Ce berger-là me pose un problème: faire qu'il ait l'air actuel et non pas exotique». Le problème du berger se pose en fait pour chaque photo et, par-delà, pour toute œuvre d'art. Comment, dans un premier mouvement, atteindre l'inaccessible altérité de ce qui se présente du monde aussi bien à l'extérieur qu'à l'intérieur de nous? Comment, dans un second mouvement, par le médium qu'on voudra – ici la photo – extérioriser cette image que l'on construit ou que l'on

ressent, de l'autre en soi? Comment enfin, atteindre à ce que certains artistes ont atteint – les noms ne manquent pas – et qui est de toucher d'autres sensibilités, d'autres consciences, en réussissant à faire partager d'œuvres la jouissance ou l'inquiétude poétique dont on a su les animer? Faire œuvre qui compte, au-delà de soi, n'étant rien d'autre que cela; l'établissement d'un passage inédit, qui s'adresse universellement au désir de chacun d'être emprunté seul. Jusqu'à l'extinction du désir. Jusqu'à l'extinction du public. Ou jusqu'à la destruction de l'œuvre...

L'œuvre photographique de Denyse Gérin-Lajoie fait ressortir un paradoxe. Certains personnages appartiennent d'emblée au passé, et même à un passé lointain. C'est le cas du berger portugais pour un spectateur urbain, de Lisbonne ou de Montréal, bien que l'image de cet homme soit tirée du réel actuel. Au contraire, certains photomontages mettant en scène un site historique, par exemple Batalha au Portugal, traduisant la sensibilité d'un présent aspiré vers un futur, qui pourrait être à la limite un décor de science-fiction. Personnages du passé ou actualisation de l'histoire, les paradoxes photographiques de l'artiste ne sont pas minces. Bien malin qui décidera, parmi ces photos, de celles qui franchiront les portes de l'avenir. On peut préférer ses instantanés-lumières, comme j'aime à les nommer, comme j'aimerais les préférer. On ne peut faire pour autant l'économie de cette recherche par photomontages, agrandissements, recettes de compositions, découpages, etc. qui débouchent sur autant de paradoxes et d'échecs que de réussites. Car en réalité, n'est-ce pas cette laborieuse recherche formelle qui nourrit la technique si «spontanée» des instantanés?



Le berger

On peut décider de n'être sensible qu'à cet univers littéraire, pesscen, de traverseurs de rues qui se retrouvent au café Marinha où Pessoa venait s'asseoir pour inventer Lisbonne. Ou à ce peuple d'ombres qui s'étirent ou de visages qui s'interrogent, ici et là, à Paris, à New-York ou à Montréal. Toujours l'ombre ou le visage différemment semblables. Mais cette recherche formelle, cette analyse qui détruit la succession des œuvres pour la reformuler sans cesse autrement, répond chez Denyse Gérin-Lajoie comme chez beaucoup de photographes expérimentés, à une incontournable nécessité intérieure. Le fait de prendre conscience que, chaque image comptant, le regard se transforme irréversiblement, image par image. Le photographe constate alors, avec Pessoa: «Quand j'ai voulu ôter le masque, je l'avais collé au visage./Quand je l'ai ôté et je me suis vu dans le miroir, j'avais déjà vieilli./J'étais ivre, je ne savais plus remettre le masque que je n'avais pas ôté». Et tandis que les uns, artistes ou non, étouffent dans des vies surchargées d'images qu'ils ne comprennent plus, les autres circulent, sans masque et sans vieillir, passant comme Alice à travers l'eau des miroirs sans rien interrompre de l'enfance. Ceux-là, qu'ils soient sur la photo ou qu'ils la prennent, leur lumière est inoubliable, elle brûle. □

NOTES BIOGRAPHIQUES

NÉE À MONTRÉAL, DENYSE GÉRIN-LAJOIE, PHOTOGRAPHE, ÉDITRICE ET CONSERVATRICE, TRAVAILLE DANS LE DOMAINE DE LA PHOTOGRAPHIE DEPUIS PLUS DE VINGT-CINQ ANS. ÉTABLIE À LISBONNE DEPUIS 1990, ELLE SÉJOURNE EN ALTERNANCE AU PORTUGAL ET AU QUÉBEC.

EN PARALLÈLE À SON TRAVAIL D'ÉDITRICE ET DE CO-DIRECTRICE DU MAGAZINE OVO, DE 1974 À 1987, ELLE A CO-FONDÉ ET CO-DIRIGÉ UN CENTRE DE DOCUMENTATION PHOTOGRAPHIQUE ET L'ÉMBLÉMATIQUE ESPACE OVO, GALERIE DE PHOTOGRAPHIE, À MONTRÉAL.

DEPUIS 1987, ELLE SE CONSACRE ESSENTIELLEMENT À SON TRAVAIL PHOTOGRAPHIQUE DONT ELLE A PRÉSENTÉ LES PRODUCTIONS À L'OCCASION D'EXPOSITIONS INDIVIDUELLES AUX ÉTATS-UNIS, AU CANADA ET AU PORTUGAL.

SON LIVRE SUR SESIMBRA, BOURG DE PÊCHE, SERA PUBLIÉ CHEZ EDITORIAL CAMINHO, À LISBONNE.